



En
accès
libre

**LE VIRUS
DE LA RECHERCHE**

HUGO DUPONT

**DU TRAVAIL INSTITUTIONNEL
SUR NOS VIES CONFINÉES**

PUG

La collection « **LE VIRUS DE LA RECHERCHE** » est une initiative des PUG en partenariat avec [The Conversation](#) et l'Université Grenoble Alpes.

Directrice de la publication : Ségolène Marbach

Directeur de la collection : Alain Faure

Cette édition électronique a été réalisée pour les PUG par Catherine Revil, en télétravail, pendant la période de confinement.

ISBN 978-2-7061-4829-4 (*e-book PDF*)

ISBN 978-2-7061-4830-0 (*e-book ePub*)

© PUG, avril 2020

15, rue de l'Abbé-Vincent – F-38600 Fontaine

pug@pug.fr / www.pug.fr

L'OPÉRATION **LE VIRUS DE LA RECHERCHE**

En réaction à la situation inédite engendrée par le coronavirus, les PUG ont proposé à leurs auteurs et aux chercheurs intéressés d'**ouvrir la réflexion sur les enjeux de la crise du Covid-19 vus par le monde de la recherche, sur la base d'une contribution libre et volontaire.**

Nous avons demandé aux auteurs de questionner les modes de formulation et de diffusion des savoirs car l'urgence nous oblige sur cette voie. Les chercheurs sont des gens passionnés. Leur *virus de la recherche* formate leurs réflexions sur la marche du monde et il nous semble que la crise du Covid-19 favorise aussi un travail d'introspection sur les ressorts sensibles du métier de chercheur – ses tâtonnements, ses doutes, ses énigmes mais aussi ses espoirs.

La collection « Le virus de la recherche », coordonnée par Alain Faure (CNRS, Sciences Po Grenoble, Pacte, UGA), rassemble les meilleurs textes issus de cette initiative dans une série d'e-books courts, en libre accès, en téléchargement sur le site des PUG, dans leur réseau de diffusion, et chez tous les libraires en ligne.

Face à la crise, les PUG choisissent de faire preuve d'esprit coopératif, de réactivité et d'agilité et proposent ainsi à leurs lecteurs de garder les neurones en action dans l'effervescence des réflexions et du débat scientifique.

Bonne lecture à tous!

« On peut définir une institution totale comme un lieu de résidence et de travail où un grand nombre d'individus, placés dans la même situation, coupés du monde extérieur pour une période relativement longue, mènent ensemble une vie recluse dont les modalités sont explicitement et minutieusement réglées. »

Erving Goffman¹

Le confinement imposé par le gouvernement pour freiner la propagation du coronavirus fait-il de nos maisons et appartements une institution totale ? C'est à partir de cette question que nous mènerons une courte réflexion sociologique. L'idée est de comprendre comment les institutions adaptent leur travail de socialisation et de contrôle des corps et des esprits au cœur même de nos foyers.

« Restez chez vous »

Comme dans la définition d'Erving Goffman, c'est bien dans nos résidences que nous sommes reclus. « Restez chez vous ». Le message est clair depuis la deuxième intervention du président de la République le lundi 16 mars. La formule, devenue immédiatement un *hashtag*, est martelée du matin au soir sur les ondes, à la télévision, sur YouTube, sur les réseaux sociaux, parfois de manière véhémence. L'injonction n'est pas seulement politique, juridique ou sanitaire, elle est aussi morale. Le fait de rester chez soi est désormais une qualité humaine, un acte altruiste – voire héroïque puisqu'il aurait le pouvoir de sauver des vies. Nous nous identifions avec fierté à des *Batmen* confinés dans nos *batcaves*. La résidence devient l'unité de lieu du récit quotidien de nos vies recluses.

C'est dans ce lieu unique que nous devons, pour beaucoup d'entre nous, continuer à travailler, au moins partiellement. Nous transformons donc une partie de notre résidence en bureau(x). Ceux dont la maison ou l'appartement est suffisamment grand ont la chance de pouvoir installer ordinateur, imprimante, micro-casque et dossiers dans une pièce à part, préexistante ou improvisée pour

1. Erving Goffman, 1968, *Asiles. Études sur la condition sociale des malades mentaux*, Paris, Les Éditions de Minuit, p. 41.

l'occasion. Les autres ont dû installer cet équipement au cœur de leur résidence, sur la table du salon ou de la cuisine, ou sur une planche avec deux tréteaux sous l'escalier. Le télétravail est devenu le maître mot de nos vies confinées, ouvrant une fenêtre sur l'ampleur des solutions techniques qui pourraient permettre, tant bien que mal, de poursuivre une activité économique. Nous nous sommes formés sur le tas à des logiciels et à des applications numériques censés pallier nos habituelles interactions physiques. La sacro-sainte réunion à laquelle nous semblons si attachés est sauvée : Google, Microsoft, Cisco, IBM et autres géants du numérique y ont pensé et ont permis son installation au centre de notre intimité. Et voilà notre décoration, nos goûts en matière de papier peint, l'ampleur de notre bibliothèque, nos photos de famille soudainement révélés à nos collègues via nos *webcams*. Même les *afterworks* se déroulent désormais sur nos balcons (pour les plus chanceux) en lieu et place des terrasses des cafés. Nos maisons et nos appartements sont donc bien des lieux où se confondent résidence et travail.

Comment définir un lieu comme une institution totale ? Le critère retenu par Erving Goffman est le « grand nombre d'individus, placés dans la même situation, coupés du monde extérieur pour une période relativement longue, [et qui] mènent ensemble une vie recluse ». Si la moitié de l'humanité a reçu l'injonction de se confiner chez soi, ce qui fait, chacun en conviendra, un grand nombre d'individus partageant la même expérience, nous sommes en revanche, en Occident où le modèle de la famille nucléaire est largement dominant, peu nombreux par résidence à mener ensemble une vie recluse. C'est d'ailleurs le principe du confinement : isoler les ménages les uns des autres pour éviter que ne se répande le virus. Ici diverge partiellement notre expérience et la définition de l'institution totale.

Enfin, toujours pour Goffman, la vie des reclus obéit à des modalités « explicitement et minutieusement réglées ». C'est ce que j'entends désormais démontrer. Tout d'abord, les logiciels numériques nous permettant d'installer notre travail au cœur de nos résidences sont aussi les outils de notre surveillance. Ils permettent à notre employeur de s'assurer que nous sommes bien aux heures convenues ordinairement devant notre ordinateur. En effet, il est une possibilité offerte par ces applications qui consiste à appeler via le logiciel de visioconférence et non plus via le smartphone. Ainsi, pour décrocher, devons-nous être bien à notre table de travail, devant notre écran et non n'importe où (dans un rayon d'un kilomètre, bien entendu) comme le smartphone nous le permet. La planification de réunions et l'exigence d'heures auxquelles il faut envoyer tel mail ou rendre tel dossier vont dans le même sens : elles permettent de continuer à nous imposer une régulation du temps.

Ce qui vaut pour le travail vaut bien entendu aussi pour la fameuse continuité pédagogique exigée par l'Éducation nationale et les universités. Elle vient même s'y ajouter pour les parents, à qui injonction est faite de faire classe à la maison, l'Éducation nationale sous-traitant son travail. L'objectif est de régler l'emploi du temps des élèves et des étudiants et, indirectement, des parents apprentis enseignants. Ajoutons que l'usage des caméras nous oblige aussi à nous habiller, nous laver, nous coiffer, bref, à maintenir un *hexis* corporel protocolaire.

« Prenez soin de vous »

Tout cela est encouragé par des discours psychologiques sur le nécessaire maintien d'une routine et d'un rythme quotidiens, la nécessité de ne pas rester en pyjamas toute la journée, etc. Ainsi les ondes et les chaînes de télévision abondent de ce type de conseils prodigués par des experts, des psychologues et des psychothérapeutes. Les injonctions ne s'arrêtent pas là : des diététiciens et des médecins sont invités pour nous répéter de faire attention à ce que l'on mange, au prétexte de combattre l'anxiété ou de compenser notre sédentarité imposée. Il nous est également conseillé de faire du sport par l'intermédiaire d'exercices à réaliser dans son salon, tout en nous dissuadant de réaliser notre *footing* régulier à l'extérieur. Je me permets de donner comme exemple un courriel envoyé à tout le personnel par le médecin de prévention du personnel de mon université, nous prodiguant des conseils pour le moins hétérogènes mais ayant tous le même objectif de nous inciter à la régulation de nos corps et de nos esprits. Selon lui, il faudrait nous informer avec parcimonie (une à deux sources d'information maximum en ne dépassant pas trente minutes par jour) dans le but d'« équilibrer les informations positives et négatives » mobilisant ainsi la psychologie positive. Citant les recommandations de l'OMS, il nous conseille de « faire plus d'activités physiques » grâce aux vidéos mises en ligne par le Service universitaire des activités physiques et sportives (SUAPS).

Paroxysme de la tentative de garder le contrôle de nos modalités de vie, on nous invite également à profiter de ce moment de confinement pour arrêter de fumer. Nous sommes ainsi bombardés de conseils explicites qui sont en réalité des injonctions sociales ayant pour objectif de régler minutieusement nos vies confinées. Pour quoi au juste ? « Prenez soin de vous » : ces injonctions sont là pour nous permettre de répondre à cet ordre répété à chaque fin de mail, à chaque fin d'émission, à chaque fin de conversation téléphonique, de visioconférence ou d'allocutions du président de la République.

Ce slogan est, à bien l'écouter, inséparable du premier évoqué dans ce texte : « restez chez vous », comme si rester chez soi était prendre le risque de ne plus

prendre soin de soi, comme si prendre soin de soi passait nécessairement par le maintien d'un emploi du temps réglé minutieusement, non par ses envies, ses préférences, ses motivations personnelles (et non plus seulement professionnelles), mais par les recommandations médicales et psychologiques et les injonctions économiques.

Une unité de lieu mais des identités multiples et simultanées

Nos foyers se transforment-ils pour autant en institution totale ?

L'institution totale, nous dit Goffman, a aussi comme objectif ou conséquence de détruire les identités des reclus, ou en tout cas de les réduire au statut pour lequel ils sont enfermés dans un lieu unique. Ainsi, en hôpital psychiatrique par exemple, où il a réalisé l'essentiel de son immense enquête, les reclus ne sont perçus que comme des malades et toutes leurs actions, paroles et gestes ne sont interprétés qu'à travers ce prisme. Tout ce qu'ils étaient auparavant disparaît. Tous les statuts sociaux qu'ils embrassaient sont laissés à la porte de l'institution totale. C'est peut-être là que la comparaison entre nos foyers et les institutions totales s'arrête.

En effet, je dirais que nos maisons et appartements sont devenus, à l'occasion de ce confinement, non pas une institution totale à proprement parler, mais plutôt l'unité de lieu de l'exercice du programme institutionnel des principales institutions qui organisent nos vies. Toutes se sentent légitimes pour s'imposer à nous jusque dans notre intimité. Toutes souhaitent continuer à nous imposer leurs normes et leurs valeurs afin de poursuivre leur travail de socialisation, malgré l'éloignement physique et l'impossibilité de nous contrôler *de visu*. Dans un réflexe de pouvoir et peut-être aussi probablement de survie, toutes ont eu l'intelligence de se métamorphoser et de se délocaliser, de changer leur forme pour s'adapter à la situation et aux outils capables de nous contraindre et de nous contrôler à distance. Ainsi ne sommes-nous pas privés de nos statuts sociaux et réduits à une seule identité qui nous est imposée, mais au contraire devons-nous assumer l'ensemble de nos rôles sociaux simultanément, et non plus successivement, dans un lieu unique et en autodiscipline tout en restant performants. Tel est le défi que le confinement impose à nos vies recluses. ●

L'AUTEUR

Hugo Dupont est maître de conférences en sociologie à l'université de Poitiers et chercheur au sein du Groupe de recherches sociologiques sur les sociétés contemporaines (Gresco).

Il est l'auteur d'une thèse de sociologie sur l'expérience institutionnelle d'adolescents présentant des troubles du comportement, réalisée au sein du Centre Émile Durkheim (UMR 5116) de l'université de Bordeaux.



PARUS AUX PUG

« *Ni fou, ni gogol !* ». *Orientation et vie en ITEP*, collection « Handicap, Vieillesse, Société », 2016.

[Découvrir l'ouvrage](#)

[Découvrir la collection](#)

Hugo Dupont a également contribué en 2015 à l'ouvrage collectif [Accessibilité et handicap. Anciennes pratiques, nouvel enjeu](#), sous la direction de Joël Zaffran, collection « Handicap, Vieillesse, Société ».

Découvrir d'autres titres de la collection [LE VIRUS DE LA RECHERCHE](#).